

sourires pour l'égayer et des mains levées pour le bénir ; dès qu'il peut penser, il pense que la vie s'écoulera tout entière dans ce charme bien-aimé. Si on lui demande comment il voit l'avenir, il répond ce seul mot : Heureux.

Mais cependant il marche, et peu à peu le premier paradis de l'enfance disparaît, et ce sont d'autres régions qui s'annoncent. Dans ce nouveau pays, les fleurs sont plus rares, le chant de l'oiseau est moins gai, des nuages paraissent au ciel, les compagnons de route parlent un langage plus sévère, le gazon des prairies disparaît, la terre devient plus dure sous les pas, et il y a des pierres blessantes et bientôt ensanglantées dans le chemin. Peu à peu on arrive à des hauteurs d'où l'on découvre tout de suite la route, et si, de loin en loin, se montrent encore des lieux de repos, un ombrage, un sourire, une joie, on comprend cependant que le pays où l'on doit longtemps marcher n'est pas celui des premiers rêves, et qu'il faudra de la force pour bien mener le voyage jusqu'à son but.

O Dieu, vous le saviez, et c'est pour soutenir le voyageur dans ce chemin douteux que vous lui avez préparé le Pain de vie dont l'Évangéliste nous a conservé l'adorable promesse. Ce Pain descendu des cieux est votre propre Corps, et je le comprends, Seigneur ; car si j'en juge par les détresses de mon âme en certains moments de la vie, il ne fallait pas moins que Vous-même pour soutenir de si extrêmes défaillances.

Que les juifs s'étonnent donc tout à leur aise en vous entendant déclarer que "votre corps est vraiment une nourriture, et votre sang vraiment un breuvage," — qu'ils s'écrient dans leur sagesse grossière : Voilà un intolérable langage ! Pour moi, je vous comprends ; et je n'ai besoin pour vous comprendre de nulle autre explication que moi-même. La grandeur de mes défaillances m'explique la grandeur de votre secours : la nourriture que vous me donnez peut être divine, car la faim que je ressens est infinie ; et vraiment, ô Jésus, si ce n'était vous-même qui venez me consoler, ma misère serait plus profonde que votre amour !

O Pain de vie ! ô Chair de Jésus ! je ne craindrai pas avec vous de traverser même les régions de la mort. Quelle mort ? car il y en a plusieurs ; celle que les hommes appellent ordinairement la mort, est, de toutes, celle que je redoute le moins. Mais, je parle de cette mort intérieure de la tristesse, du découragement, des afflictions, des obscurités, des pertes d'amis, des trahisons, et de toutes ces ténèbres douloureuses que traverse inévitablement une vie d'homme.

O
régis
de t
dre
siré
boit



leur :
Un
borag
d'Alm
qu'un
par l'
coutu
grand
tombe
mait
à sort
avait
décou
le ma
mettre